



Christophe Perruchas

sept gingembres

Présentation

C'est un père attentionné, un manager toxique, un mari aimant, mais aussi un prédateur sexuel, un publicitaire exsangue, une victime des temps qui vont, un coupable sans aucun doute.

Il vit, on le suit, caméra à l'épaule, instantanés de ses maintenant, haïkus éclatés, qui vont nous révéler petit à petit l'ensemble de l'image, pixel après pixel.

Toutes ces zones grises sont autant de nuances qui finissent par constituer un visage familier : celui de l'époque.

Qui s'achève dans la chute d'un mâle blanc, quadragénaire, asphyxié par un système dont il est le combustible.

En véritable sismographe, Christophe Perruchas enregistre cet effondrement qui fait écho à celui d'un vieux monde à bout de souffle.

Christophe Perruchas est né en 1972 à Nantes. Directeur de création, il a travaillé dans quelques grandes agences de publicité parisiennes. Il a également ouvert des épiceries et un restaurant avec trois amis. Il est aussi papa et allergique au pollen de platane. Sept gingembres est son premier roman.

Image de couverture : montage photographique réalisé par Dimitri Smilenko
d'après une idée de Robin Isely, avec l'aimable autorisation de l'artiste
Show me your hands © Camilla Storgaard
Portrait de femme © CoffeeAndMilk/GettyImages
© Éditions du Rouergue, 2020
www.lerouergue.com

Christophe Perruchas



sept gingembres

la brune au rouergue

Une seule chose importe :
apprendre à être perdant.

CIORAN,
De l'inconvénient d'être né

Peur d'enfant, peur folle,
rapide, vertigineuse
comme dans un mauvais rêve.

LOUIS CALAFERTE,
Septentrion

Dans la cuisine japonaise traditionnelle (*nihon ryōri*)
le gingembre est ce qui sépare les plats de poisson cru,
ce qui permet au palais de retrouver
une certaine virginité entre deux saveurs.
De réinitialiser, *reset*, l'ensemble du circuit rétronasal.
Ici, les gingembres voudraient faire la même chose,
mais, bien sûr, ils n'y parviennent pas.

1

Dedans

La mouche, grosse et lente, bruyante n'en finit plus de s'écraser contre la vitre, têtue, semblant oublier à chaque seconde son échec précédent.

Je la regarde encore quand la lumière automatique de ce côté du pavillon s'éteint. Dehors, c'est déjà le sombre, le cliquetis des couverts et des assiettes me ramène à la réalité. Le silence des convives est étonnant, bande-son désynchronisée, déséquilibrée, comme si on avait gommé tous les bruits de discussions, mariage du vacarme et du rien.

C'est un samedi soir comme les autres, un samedi soir dans un coin du 14^e arrondissement de Paris. L'odeur fade et pourtant excessive de la nourriture bon marché achève de réveiller mon cafard-roseau, léger, souple, comme séparé en de petites feuilles opaques, origami mouvant, à la limite du scotome.

C'est un samedi soir comme les autres dans un coin de ma tête, je laisse la mouche à ses circonvolutions imbéciles.

À table il a fallu se placer à côté de Kurtzman, un grand type châtain clair du côté où il lui reste des cheveux. Le côté exactement opposé à sa balafre, ligne rose et imprécise, sorte de diagonale du vide, pas tout à fait étrangère à l'absence mate du regard. Trépané, sous médication lourde, coutumier de brusques changements d'humeur, des accès de violence qui le laissent comme mort, crispé, granit humain.

C'est pour cela qu'il y a toujours de la place près de lui.

S'asseoir à ses côtés, c'est renoncer à lâcher prise pendant toute la durée du repas. C'est aussi une libération, savoir que le danger qu'il représente va me permettre de ne pas me laisser aller. La vigilance qui lutte contre les cachets, qui fait reculer l'engourdissement.

Le danger peut venir de toute part, une légère modification du silence ou au contraire un cri et puis un autre et des chaises qui se renversent. Au moindre changement d'atmosphère, je suis capable de réagir, de me protéger, mettre le plateau entre moi et ce qui se présente, m'en servir comme d'une arme, la tranche contre la carotide, rapide comme un fouet. Du moins c'est que je pense.

Kurtzman enfourne les fourchettes les unes après les autres, parfois son regard se pose sur moi, mes mains serrent le plateau.

Purée.

Salsifis.

Un fromage blanc ou une compote.

Et puis le danger semble s'éloigner, il ne m'a peut-être pas vu, je n'existe sans doute pas pour lui. Je suis comme les nervures d'un bois qui accompagnent le mouvement du doigt.

Je sais qu'au moindre nœud, à la plus petite contrariété je surgirai dans son paysage, comme un diable au bout de son ressort, menaçant, déstabilisant, j'appellerai alors des

mesures directes, brutales. Je serai un danger qu'il conviendra de neutraliser.

Son regard balaie l'espace comme une caméra de surveillance, il continue son mouvement, loin à ma gauche.

Derrière moi, j'entends les mouvements de langue de Dinis, un fragile birbe, Portugais, à la bouche mobile qui prononce sans cesse, qui dit et ressasse, parfois des phrases, parfois juste des bruits, borborygmes, à la limite de l'animal. Qui prend un coup de pied quand il lasse, dans le flanc comme un chien. Et qui s'éloigne.

Les repas sont de drôles de moments. D'équilibre.

Entre la tension générée par ces corps si proches et l'envie de nourriture. Entre les odeurs de ceux d'en face, la sueur qui a séché, celle des paniques qui donne une haleine pointue, et les sons, ces respirations souvent haletantes comme celle des patients en fin de vie, dont on attend que le corps lâche, vieille bourrique, on redoute le bruit de chair molle qui s'étale sur le sol. Et on l'attend.

Confrontation obligatoire, ces trente minutes pour dîner, les regards qui se soutiennent et qui glissent, cette purée, tiède qui entre dans les bouches et vient arrondir les ventres.

Comfort food d'hôpital, qui réactive les enfances ; madeleine handicapée.

Cette jeune fille, là-bas, à la fois maigre et grosse, au corps torturé, irrégulier, déjà vieilli, elle ne parle pas, sa tête se balance, les cheveux comme de la paille, blonds, avec des mèches blanches, on ne sait pas quel âge lui donner. Les yeux marron, doux, elle pleure, debout à côté de sa chaise. Quand elle se retourne, sa blouse blanche, elle s'est chiée dessus. Personne ne lui prête attention, son voisin attaque son assiette, fourchette, en la surveillant du regard, vaguement inquiet.

Ces trente minutes où les infirmiers semblent boucher les issues, eux qui se tiennent droits, les bras croisés, les yeux mobiles et le menton haut, on dirait des matons. Au moindre début d'altercation, ils interviennent, les deux plus proches fondent, comme aimantés par le fauteur de troubles, une clef au bras et c'est l'isolement pendant des jours.

Le service au réfectoire est le résultat d'une négociation entre les personnels, en sous-effectif, et les représentants des familles, assistés d'organisations pour la dignité en milieu psychiatrique. Un arrangement qui sort du légal. De l'humain pour compenser la bureaucratie, l'alternative fragile aux journées entières passées entre quatre murs, à deviner les crises, à se parler par les bouches d'aération.

Aucun de nous, pourtant tous pensionnaires du fermé, n'est classé H7, dangereux en toute occasion, mais tous ceux qui sont en état de s'en rendre compte le savent bien : un seul incident et c'est l'isolement, quelques jours dans la pièce matelassée, à tourner en rond. À compter les heures entre les comprimés. Ou pire encore, le transfert en UMD, loin d'ici, l'unité des malades difficiles, celle dont on revient changé.

Alors on les réprime, ces batailles de territoires, sourdes et farouches, toujours à deux doigts d'embraser les bancs de la cantine.

Et puis c'est déjà la compote d'abricots.

Je m'appelle Antoine, je vis depuis quelques semaines au milieu du 14^e arrondissement de Paris, dans cet endroit que j'ai toujours regardé avec fascination avant d'avoir à y dormir.

L'hôpital Sainte-Anne ne comporte plus aujourd'hui que deux pavillons dédiés à l'accueil permanent. Quand

les promenades m'étaient encore permises, il m'arrivait de marcher sans but entre les différents bâtiments, d'imaginer Antonin Artaud, la mèche corbeau, le profil coupant, drapé dans un pardessus de gros tissu sombre, enjamber les buissons, Antonin Artaud, à qui parlait-il ? À la petite Germaine, sa petite sœur morte, étranglée à l'âge de sept mois ? À un public de théâtre qui cherchait l'esclandre ? À lui seul ?

Je me suis promis d'entreprendre des recherches pour savoir où il était hébergé.

Et Althusser ?

Althusser, rien que le nom, je pourrais le répéter encore et encore. Althusser, je le répète, dont je me sens proche. Pas de l'intellectuel de ce vieux siècle qui n'en finissait pas de découper les choses en petits morceaux, empoignades sur des sujets qui nous semblent bien dérisoires ; anecdotiques bagarres de pouvoir au sein de courants qui n'existent quasiment plus. La vanité de tout cela. L'énergie que ça prend et puis la mort.

Althusser, les alertes, sa dépression d'abord, mais tous les dépressifs ne fabriquent pas des meurtriers. Brillant, sa langue comme une pierre, l'intelligence et la raison. Pourtant la maladie, bipolaire, sa femme, sa sœur de vie, étranglée dans sa soixante-dixième année.

L'impression qu'ici on empêche les gens de respirer.

Je les imagine, ici, ces deux-là, si différents et si jumeaux. Qu'est-ce qui fait qu'on est sur les rails, que tout est possible, rectiligne ? Et puis.

Comment on franchit la limite ?

Dans ma vie d'avant, il n'y a pas si longtemps encore, je me suis parfois demandé pourquoi je n'étais pas où je suis maintenant, dans la salle de ce restaurant gris d'hôpital, gris, lui

aussi, plutôt qu'au bureau, discussions anodines de machine à café, entouré de D.G.A. à la petite trentaine, en costumes bien coupés, sourires blancs, dents effilées, chauves-souris décharnées, nuances d'Hugo Boss.

Pourquoi j'étais en conférence, au téléphone, sérieux, plein de certitudes, pourquoi j'étais avec mes équipes, *non, tu ne pourras pas partir en juillet, il n'y a plus personne à la R&D*, pourquoi je conseillais des clients sur des problématiques étranges, gagner des parts de marché, produire moins cher, mettre en avant ce qui fait vendre, taire le reste.

Pourquoi ça et pas courir nu en me masturbant ? Pourquoi rester assis derrière un large bureau, joli bois lisse, plutôt que m'asseoir dans le coin d'une pièce sans meuble, concentré, appliqué à jouer avec mes excréments ?

Qu'est-ce qui fait qu'un instant on est dans la vie qu'on dit normale, qu'on s'en échappe, sortie de route, qu'on rit trop fort et puis qu'on gifle les gens. Que tout est parfois beau et drôle, possible et presque magique ? Et parfois lourd et triste à en crever, quasi viscéral, cancer des entrailles plutôt que de la tête.

Peut-être déjà confusément je sentais que ma place n'était pas dehors, où tout est hélium et danger, mais ici, où tout est calme et rangé, morceaux de mousse aux coins des tables en verre.

On emmène enfin la vieille-jeune, ses cris froids et sa trace infamante, l'odeur de merde met longtemps à disparaître, l'assiette est froide, je me concentre sur le plafond, une lézarde dont les bords sont jaunis, comme un fleuve imaginaire, sec, un éclair mort, à moins que ce ne soient les frontières d'un pays inconnu, failles, plaques tectoniques en mouvement, le noir de cette fissure fait par endroits le dessin d'un vagin, là où elle est la plus large, le noir mat et profond, menaçant. Je me

surprends à penser à ça, au sexe en général, mon esprit dérive lentement, comme une péniche sans gouvernail, lourd et maladroit. Je peine à convoquer les sensations, un pull qu'on soulève, la densité d'un corps, l'odeur d'un sexe qu'on embrasse. Je tente de me souvenir des mains sur moi, ma verge qu'on dégage et qu'on avale, comme si c'était la chose la plus urgente à faire. Mais les images résistent, le vagin reprend son cours de crevasse et vient s'échouer sur le chambranle de stuc. Mon regard suit le montant, les rares lumières dehors, quelques silhouettes blanches autour d'un groupe plus gris, c'est la fin du repas, la cigarette et puis le retour dans les unités.

Traverser ce parc endeuillé.

Le lieu se confond avec mon état, lointain et brouillard, cet état qui m'empêche de mettre des chaussettes sans me concentrer. Les matins. Et puis les chaussures, tension maximale, chaque geste semble aussi important que la mise en orbite d'un satellite, les lacets enfin, je me souviens des promenades.

Souvent je poussais jusqu'à la statue verdâtre, un homme, nu, allongé, un long couteau à ses côtés. Comme un Polaroid en pierre, haïku saisi dans son déséquilibre. Cet étrange guetteur, placé vers la rue de la Santé, il avait des choses à nous dire. Il semblait vouloir jaillir, nous jeter aux oreilles ses horribles secrets, témoin de plus d'un siècle de patients, d'histoires, de traitements qui font frémir rien qu'en les énumérant : l'horloge de Heinroth, le bain-surprise, le gyrator, qu'on connaît aussi sous le nom de tambour à rotation, les électrochocs. Toutes n'ont pas eu cours ici, le gyrator, sans doute jamais, mais l'écho de cette liste, camisole chimique, dont mon olanzapine est sans doute le dernier avatar, n'en finit pas de ricocher dans un ricanement qui me surprend. Le mien.

C'est ce qui me plaît ici : savoir que nous sommes tous les maillons d'une chaîne ; que ce que nous ressentons, d'autres l'ont déjà éprouvé, que des Kurtzman et des Dinis, il y en a eu des milliers ici. Mêmes angoisses, mêmes regards vides et fuyants, mêmes mesquineries et toutes ces petites choses, ce que l'homme du milieu juge ainsi, ce que l'humanité fabrique à sa marge, la maladie, celle dont on a honte, encore plus que du cancer aujourd'hui ou du sida hier. La maladie mentale, large spectre dont la définition change selon les époques et les gouvernements, instrument de pouvoir et de régulation, décider qui est à l'écart, qui ne l'est pas, l'homosexualité il n'y a pas si longtemps ; les névroses, les psychoses, qu'est-ce qui est dangereux pour la société, pour les individus ?

Cette cohorte de moi, jetés ici par des mauvais chromosomes, des circonstances personnelles ou les événements d'une époque, je sens leur regard et leur souffle chaud, ce sont ma famille, celle qui m'a choisie, les morts comme les vivants.

Je me couche le soir sur le monceau de leurs cadavres, c'est encore tiède, apaisant, ces morts ce sont tous ma mère, fermer les yeux, revenir à un état premier, ne plus décider de rien, se laisser nourrir et soigner, ne plus avoir peur des grands boulevards ou des avions, oublier les paniques, retrouver une réalité tranquille, entre deux bagarres, comme un souvenir de l'agitation dehors, de la guerre silencieuse qui s'y mène. Je me sens comme un soldat de retour du front, je suis pris en charge, parfois je m'oublie, l'urine chaude le long de ma cuisse me rappelle mon corps, j'aime cette sensation, je suis vivant, debout.

Il ne reste que moi maintenant, il faut que je me lève. Je dois attendre que tous quittent le réfectoire, mon petit protocole

idiot, comme, enfant, quand je devais marcher sur les dalles sans jamais toucher les joints.

Je règle mes pas sur ceux du surveillant, je les compte, précisément. Il n'en saura jamais rien, il est tout seul ce soir et ne se retourne même pas quand nous franchissons la porte.

En l'ouvrant, il libère la grosse mouche qui s'échappe dans une trajectoire de bombardier. Je la suis du regard aussi longtemps que possible.

Je frissonne avant de sentir l'empreinte du froid.

Des deux pavillons les plus sécurisés du secteur 13, j'habite le plus proche de la rue Cabanis, petite rue presque morte que n'empruntent que peu de véhicules, quelques ambulances qui forcent le cul-de-sac. Les autres font demi-tour.

2

Dehors

Il est entré dans le bureau, frêle, élégant, du moins c'est ce qu'on pouvait encore croire à quelques pas, veste cintrée, très ajustée, cravate fine et noire sur chemise blanche. Comme un air de rock'n'roll, une affiche pour The Kooples ou une vague publicité pour Oui FM, un croisement bancal d'Étienne Daho et de Mathieu Gallet.

Un visage à la fois doux et tendu, de la retenue et une pointe d'ironie qu'on pouvait assez vite confondre avec de l'empathie.

J'étais sur la réserve, il avait pris rendez-vous la semaine passée sur ma ligne directe, s'était présenté de façon sobre et claire. *Cyril Vertaud, inspection du travail, vous pensez qu'on pourrait se rencontrer ? La semaine prochaine ?*

Il avait bien entendu refusé de me révéler le motif de sa venue. J'avais déjà eu affaire à son service par le passé, d'expérience, c'est plutôt toujours des emmerdes.

J'ai tout de suite prévenu Frédéric et la responsable des ressources humaines qui n'était au courant de rien, mais qui avait encore plus de recommandations que tout notre service juridique. Litanies.

Et puis j'ai oublié, les clients, la rentabilité du trimestre en cours et notre image sur le marché, les problèmes à résoudre – à *solutionner* ou pire encore à *adresser*, on a le vocabulaire qu'on mérite – s'agglomèrent, se succèdent et se remplacent.

Mardi matin, 8 heures, toujours feindre d'être très occupé et ne proposer que des créneaux malcommodes, tard le soir, ou très tôt, être une source d'emmerdements et *si c'est compliqué cette semaine*, repousser après un hypothétique voyage. En espérant qu'il ait des enfants, deux ou trois, à livrer à l'école, dans une banlieue lointaine où son traitement de fonctionnaire l'aura cantonné. Mais il est resté sur le terrain de la politesse, a noté le créneau. *À mardi*.

Il entre dans le bureau trop grand, que je fais tout de suite passer pour une salle de réunion, *c'est plus pratique*. Je me lève, *Antoine S., Cyril Vertaud*, poignée de main. Je lui désigne d'un doigt léger et dilettante, le geste n'est même pas terminé, il meurt avant la fin, on dirait du hasard, une chaise, bien plus basse que la mienne, plein face au pied de l'imposante table.

Il n'est pas du genre que je croyais, rien du fonctionnaire en polaire Decathlon, élégant d'allure, certains détails trahissent pourtant la coupe vulgaire, le tissu de mauvaise facture. Quand il s'assoit, je ne peux m'empêcher de laisser traîner mon regard une demi-seconde de trop le long de son jean. Gris clair, très slim, il moule ses cuisses qu'on devine musclées, il a le gabarit d'un coureur, marathon, sec et long. J'accroche son sexe, vraisemblablement plus large que la moyenne, il

dessine un paquet bien symétrique, une boule, proéminente, il s'assoit, il a vu que j'ai vu, il a un petit moment d'égarement, c'est normal, on n'entre pas dans le bureau d'un DG un mardi matin pour se faire reluquer comme ça. Après ce point de déséquilibre, j'ai imaginé son sexe, sa carnation, les poils qui le bordent, je pourrais le branler, qu'il grossisse dans ma main, je lui propose un café.

Sans sucre comme il se doit.

Il sort de son petit cartable en cuir un dossier qu'il ouvre, encore un peu troublé, je lui souris, il ne sait pas que je bande, doucement, il fait chaud dans le bureau, les gens commencent à arriver, on entend la porte de l'ascenseur qui dégueule à intervalles réguliers son flot de jeunesse.

Si j'ai des nouvelles de Léa F. directrice commerciale ? Il attaque directement, sans formules de politesse ni *small-talk*.

Je dois lui avouer qu'elle est en arrêt maladie depuis maintenant trois semaines, que c'est à peu près tout ce que je sais d'elle, *on a eu l'occasion de parler il y a quelques mois, lors du rachat d'une société que nous avons effectué en mars dernier et dont elle était salariée. Très vite j'ai eu des doutes sur ses capacités, je ne pense pas avoir été particulièrement dur avec elle, il n'y a pas de liste, non, c'est un métier compliqué, passionnant mais compliqué, plutôt bien payé, nous attendons des résultats, non, je confirme, il n'y a pas de plan social, nos actionnaires s'y opposent, je plaisante, pardon, oui, c'est déplacé.*

– Pourquoi me parlez-vous de Léa ?

– Il y a trois semaines, elle a fait une tentative de suicide. En rentrant du travail, elle a avalé des comprimés de barbituriques.

– J'ignorais totalement, je suis touché, elle va bien ? Elle est sortie d'affaire ?

Il me rassure, je ne bande plus du tout, il a repris l'avantage, son sourire que je croyais empathique est passé sur l'autre mode. *Elle est restée une semaine à l'hôpital, elle est rentrée chez elle, je suis ici pour, enquête, harcèlement moral, TS, plus de dix jours d'ITT*, les mots se mélangent, ils m'arrivent par vagues, l'impression d'un effet de lag, les lèvres de Vertaud semblent doublées par un comédien, comme dans une telenova de Rede Globo.

Elle a porté plainte contre moi, il me lit un document, *je ne peux pas vous le laisser, c'est sa déposition*, à l'inspection du travail. Elle me désigne nommément, je suis selon elle le responsable de son état, elle note dans le désordre un déclassement, je ne lui laissais plus accès aux budgets qu'elle s'imaginait mériter, je l'avais cantonnée aux petits clients, aux emmerdeurs, aux sans-argent, ceux qui veulent tout sans rien payer. J'avais selon elle sciemment et méthodiquement organisé sa chute, sapé son autorité auprès des équipes, je l'avais soi-disant inscrite sur une liste de personnes dont il fallait se débarrasser, elle l'avait vue traîner sur ma table de travail. Elle pensait même que son physique avait joué contre elle, je favorisais les jeunes femmes élancées, elle n'était pas selon elle, le genre de la maison. Des pages et des pages de cette littérature, rageuse, avec des formules de petite fille, des considérations amères. J'encaissai la lecture sans broncher, sans prendre aucune note non plus, ne pas donner l'impression d'écouter pour répondre, être là pour comprendre.

Sa voix était agréable, la chaleur du bureau reprenait le dessus, je le sentais dans une disposition positive à mon égard, mais la partie n'était pas gagnée, loin, même.

Après quelques minutes de cette berceuse, le silence est retombé.

L'exercice de la contrition, de la bienveillance n'est pas le plus évident pour un garçon comme moi. Je suis bien évidemment bouleversé par ce témoignage, je comprends la volonté d'enquête, je découvre cette souffrance, je suis stupéfait, c'est un échec de management, je devrais connaître tout le temps, tous les jours l'état psychologique de mes équipes et des équipes de mes équipes. L'essentiel c'est qu'elle aille bien, qu'elle prenne le temps de se reconstruire, *elle est jeune, à peine trente ans, trente-deux ? Oui trente-deux, c'est jeune, elle a encore de très belles choses devant elle.*

Peut-être qu'elle devrait, à son retour, si elle souhaite revenir bien sûr, envisager un bilan de compétences, comment on pourrait l'aider à prendre sa place ici, comment on pourrait peut-être la sortir d'un poste peut-être trop demandant, trop exposé, elle vient, rappelez-vous de cette petite entité qu'on a rachetée l'an passé, la formation qu'elle a reçue tout au long de ses huit années d'expérience se révèle contre-productive ici, elle doit tout réapprendre, et sans doute commencer par se dire qu'elle n'a pas le niveau de ses camarades de jeu. C'est douloureux.

Pour ce qui est des accusations à peine voilées de sexisme ou de favoritisme, je suis très surpris, je porte assez peu attention à tout cela, je n'ai plus vingt ans, et puis ça n'a jamais été mon truc.

Je le regarde fixement, intensément, j'imagine sa queue qui se gorge de sang, qui prend vie dans son boxeur, mouvante, vivante, elle se dresse doucement, sûre de sa destination, ma main l'enserme, elle est chaude et se durcit encore, je commence doucement le mouvement qu'il attend.

Il sourit, referme son dossier, m'annonce qu'il va sans doute devoir interviewer certains de ses collègues si je n'y vois pas d'objection – je n'en vois pas – avant de prendre une décision. Décision qui me sera notifiée dans le mois qui vient.